

I^{re} SÉANCE GÉNÉRALE

(Suite).

Présidence de MM. LASSON et DARLU.

**ROLE DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DANS
L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE**

Par M. EMILE BOUTROUX

Membre de l'Institut, Paris.

J'entendrai, dans ce rapport, le mot « étude », non au sens pédagogique, mais au sens qu'avait en vue Descartes quand il intitulait *Studium bonæ mentis* un plan général de travaux philosophiques.

Convient-il que l'homme qui cultive la philosophie fasse une place, dans ses recherches, à l'histoire de la philosophie ; et, dans le cas de l'affirmative, quelle sera cette place ?

1 .

Les objections ne manquent pas contre l'immixtion de l'histoire de la philosophie dans la philosophie. Je laisse de côté celles qui étaient surtout en vigueur il y a une cinquantaine d'années : danger de tomber dans le scepticisme ou dans le découragement, en constatant les contradictions des systèmes et l'éternel recommencement des philosophes ; inutilité d'approfondir les innombrables bizarreries ou absurdités dont fourmillent les vieilles doctrines ; impossibilité de se retrouver à travers l'infinie diversité de la terminologie et des problèmes posés. Pour ces raisons et d'autres du même genre, on faisait un choix dans le legs du passé : on recueillait les quelques œuvres que l'on jugeait encore utilisables, sans s'interdire, au besoin, de les interpréter en un sens moderne ; on laissait les autres aux curieux et aux érudits. Ces objections reposaient sur le désir d'écarter ce qui gêne ou embarrasse, plutôt que sur des raisons vraiment scientifiques.

De nos jours, les objections contre l'introduction de l'histoire de la philosophie dans la philosophie paraissent surtout déduites de la théorie de l'évolution.

Tout change, dit-on, et rien ne se répète, parce que toute chose s'adapte à son milieu, lequel, dans sa complexité extrême, est soumis à un continuel changement. Cette loi des choses matérielles n'est pas moins vraie des idées. Il en résulte que les questions philosophiques ne se posent plus aujourd'hui telles qu'elles se posaient jadis. Les problèmes que suscitaient la science, les religions, les institutions et mœurs d'autrefois ne sont plus ceux que comporte la civilisation moderne : et, s'il est incontestable que l'état présent des intelligences est la suite naturelle des états antérieurs, comme les intermédiaires qui relient le présent au passé nous sont en grande partie inconnus, et constituent eux-mêmes l'un des principaux et des plus difficiles objets de la recherche historique, le passé n'est pour nous qu'une étape, que nous savons franchie, sans pouvoir y rélier avec précision l'étape actuelle.

Or quelle est l'ambition de tout homme qui pense, sinon d'être compris et approuvé de ses contemporains ? Et quel intérêt présentera, pour le monde ou nous vivons, l'étude des problèmes que considéraient Aristote, St-Anselme ou Leibnitz ? Voulez-vous être lu et faire œuvre utile ? Attaquez-vous aux questions vivantes et actuelles, et traitez-les suivant les méthodes qui portent la conviction chez les esprits modernes. Pour remplir cette tâche, vous n'avez nul besoin de connaître les théories d'une métaphysique et d'une logique surannées.

Est-ce à dire, pour cela, que le passé ne mérite qu'indifférence et mépris, et que nous fassions commencer avec nous-mêmes l'histoire féconde de l'esprit humain ? En aucune façon. Le passé est bien le père du présent, et nous ne possédons rien que nous ne devions aux efforts de nos devanciers. Même on peut dire que, de ces efforts, aucun n'a été inutile, et que tous ont contribué au progrès de la pensée. Mais le temps a opéré la sélection nécessaire. *Weltgeschichte, Weltgericht*. Tout ce qui, du passé, méritait de survivre, survit en effet, et, par conséquent, existe dans le présent. Le présent, c'est le passé lui-même, dans ce qu'il a produit de viable et de durable. Inutile donc de sortir du présent pour être en possession de tout ce que l'histoire de la philosophie pourrait nous offrir d'intéressant et de fécond. Jamais nous n'opérerons la sélection du meilleur avec la sûreté de la nature et de la pensée collective.

Que si, toutefois, l'on veut se rendre compte des raisons pour lesquelles nous posons aujourd'hui tels problèmes plutôt que tels autres, ce qui, à coup sûr, est très utile pour les bien comprendre,

ce n'est pas à l'histoire de la philosophie proprement dite qu'il convient de s'adresser pour y réussir. Celle-ci, astreinte à descendre le cours du temps, pose les antécédents avant les conséquents, et ne sait interpréter ou expliquer une doctrine qu'en partant des doctrines et des événements antérieurs. Mais que de fois un penseur, gêné par les formules et les moules traditionnels ou par les préjugés et les besoins de son temps, n'a pas su ou pu exprimer ses idées de la manière claire et précise que devait dégager l'avenir ! Ce n'est pas en descendant du passé au présent, mais en remontant du présent au passé, suivant la méthode dite *Krebsgang*, que nous pourrions obtenir ce genre d'explication historique des questions actuelles, qui sert à en faire connaître exactement la signification et la portée. Le présent fournira le point de départ, et l'on choisira dans le passé, en les envisageant uniquement du côté par où ils préparent le présent, tous les événements qui ont contribué à le produire. Le passé éclairera le présent, quand on ne lui demandera que de réfléchir la lumière que, du présent, on aura projetée sur lui.

Telles sont, si je ne me trompe, les considérations que l'on fait généralement valoir pour dénier à l'histoire de la philosophie tout rôle essentiel dans l'étude de la philosophie. Et cette manière de voir est d'ordinaire rattachée à la théorie de l'évolution comme à son fondement. L'évolution ne nous enseigne-t-elle pas que nous sommes autres, véritablement autres, que nos devanciers ?

Chose curieuse, certains tirent de l'évolutionnisme des conséquences très différentes. Selon le professeur Roberto Ardigò, l'histoire de la philosophie, qui jadis n'était qu'une succession fortuite de combinaisons d'idées et comme un jeu de stéréoscope, est devenue un témoignage très instructif du labeur méthodique de l'esprit humain et la clef même de la philosophie, depuis que la théorie de l'évolution y a introduit l'ordre et la logique.

C'est que l'évolution a deux faces. Si elle montre, d'une part, le présent se délivrant constamment de l'étreinte du passé et le repoussant dans le néant, d'autre part elle démêle dans le passé les germes qui, développés, deviendront le présent, de telle sorte que la persistance de la tendance, ou de la loi dynamique, n'est pas moins affirmée, en général, par l'évolutionnisme que la transformation radicale des états et des conditions.

En réalité, l'évolution est un concept assez lâche, qui, surtout quand on l'applique aux idées, comporte des acceptions diverses.

C'est, d'ailleurs, une simple hypothèse, et une hypothèse aujourd'hui fort battue en brèche, ou interprétée de façon de plus en plus subtile, sur le terrain de la biologie, où elle s'était produite avec un succès incontesté. Il serait étrange que la question du rapport de l'histoire de la philosophie à la philosophie fût tranchée par cette hypothèse, transportée plus ou moins légitimement du domaine de la vie physique dans celui de la vie de l'esprit. Ici même, les faits doivent être examinés sans idée préconçue. L'évolution sera admise là où les faits nous en donnent le spectacle, mais elle ne peut être imposée a priori aux faits qui répugneraient à s'y adapter.

Or qui peut affirmer que dans le passé il n'y ait que du passé, et que la distinction spinoziste du temporel et de l'éternel soit une pure invention de philosophe? Au lieu de commencer par supposer que l'homme d'aujourd'hui n'est plus l'homme d'autrefois, et qu'ainsi les spéculations des anciens sont incapables de nous intéresser, que ne nous abandonnons-nous, simplement et impartialement, à l'impression que fait sur nous la lecture des vieux philosophes? Il est impossible de lire les fragments des antésocratiques dans la loyale édition et traduction qu'en donne le professeur Hermann Diels, sans être frappé de tout ce qu'il y a d'actuel et de quasi éternel dans ces expressions si droites de la raison humaine. Et il importe de commencer par envisager les notions philosophiques sous cette forme relativement primitive, et d'en suivre les déterminations à travers les temps, si l'on veut les entendre philosophiquement, c'est-à-dire dans leur rapport à l'esprit humain, qui peu à peu s'y oriente et s'y réalise. Certes, il est légitime et nécessaire de réintégrer les doctrines, comme les individus, dans leur temps, et, par là, de mesurer tout ce qu'elles contiennent d'accidentel et de passager. Mais le changement de la surface ne doit pas nous cacher la permanence du fond; et il convient de savoir retrouver le même sous l'autre, aussi bien que de démêler les différences réelles sous d'apparentes ressemblances. Hume, Montesquieu, Auguste Comte croyaient à une nature humaine, qui, à travers les âges, exprime diversement les mêmes tendances fondamentales. Il n'est pas encore démontré qu'ils se trompaient du tout au tout. En tout cas, l'hypothèse d'un fonds permanent de la nature humaine demeure, pour la recherche, une idée directrice aussi légitime que l'idée contraire.

Comment trouver, dans la simple observation des faits, la preuve que le passé est, sur tous les points, certainement dépassé, et n'a plus rien à nous apprendre? L'histoire de la philosophie nous offre à

chaque pas l'exemple du contraire. C'est Platon, restaurant les spéculations physiques qu'avait bannies Socrate. C'est Aristote, revenant au dynamisme qu'avaient cru surmonter Démocrite et Platon. C'est Leibnitz, opposant Aristote à Descartes. C'est Hegel, adaptant aux spéculations issues du kantisme la dialectique platonicienne. C'est telle école contemporaine prenant pour devise : *Zurück nach Kant*, telle autre : *Zurück nach Leibnitz!* A voir avec quelle facilité se restaurent les doctrines les plus antiques, on peut se demander si vraiment on réfute et extermine une conception d'un grand esprit, et s'il ne convient pas de répéter à ce propos, la boutade d'Alfred de Musset :

*Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique :
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.*

Les grandes doctrines ont en elles un principe de vie. On ne réfute pas la vie : elle se communique, se transforme ou s'éteint selon ses lois propres.

La mort même, parfois, est pour les idées une source de rajeunissement. Il est incroyable à quel point l'homme a besoin de changement. Dans l'ordre moral, les meilleures choses et les plus vraies, si elles durent, lui deviennent indifférentes ou insupportables. L'argument le plus juste perd sa force quand il a été répété un grand nombre de fois. Une doctrine morte et oubliée, en reparaisant, est saluée comme une création ; et ce qu'elle contient de solide est embrassé avec ardeur, parce qu'elle se présente comme le dernier-né de la pensée philosophique. Au milieu du XVIII^{me} siècle, la métaphysique était morte, ainsi que le constate Kant. Mais la fin du XVIII^{me} siècle et le commencement du XIX^{me} devaient assister au splendide développement de la métaphysique allemande. En France, sous le règne de Victor Cousin, le sensualisme fut tué par l'éclectisme. Il dut à cette circonstance de pouvoir renaître et fleurir à la fin du XIX^{me} siècle.

On objectera, il est vrai, que toutes ces vicissitudes ne sont qu'apparentes, qu'en réalité le présent contient, à lui seul, tout ce que le passé a produit de viable, et que la restauration de telle ou telle doctrine oubliée n'est guère autre chose, en fait, qu'une illustration de quelque une des faces de la philosophie contemporaine.

Au fond de cette opinion se trouve évidemment une doctrine de progrès. On admet *a priori* que le temps ne peut qu'épurer, approfondir, perfectionner les doctrines, et que, pour un philosophe théoricien, il

est bien plus profitable, par exemple, d'étudier Descartes chez ses commentateurs d'aujourd'hui que dans ses propres ouvrages. Une telle maxime ne peut être reçue qu'avec discrétion. Il est remarquable qu'une tournure d'esprit exactement opposée a donné naissance à l'un des mouvements religieux les plus importants de l'histoire moderne, le protestantisme. « L'eau du fleuve est toujours plus pure près de la source que dans le reste de son cours ». C'est en ces termes qu'Auguste Sabatier formule le point de vue protestant dans son beau livre sur les religions d'autorité et la religion de l'esprit. Et, de fait, il arrive qu'un principe nouveau, pour se faire accepter d'hommes encore incapables de le comprendre et de l'adopter, soit obligé à des concessions, à des compromis plus ou moins graves, et devienne bientôt méconnaissable. De là l'idée, souvent soutenue, que les réformes ne se font qu'en rompant avec le présent et avec le passé immédiat, pour revenir aux origines. Machiavel, appliquant cette idée à la politique, disait que, si l'on veut éviter les révolutions, il faut, tous les dix ans, *ripigliare lo stato*.

Il n'y a pas, à cet égard, de maxime sûre *a priori*. Certes, le temps dégage, développe et perfectionne mainte idée qui, chez son inventeur, n'existait qu'en germe et mélangée d'éléments contraires. Il se peut que, sur certains points, la postérité comprenne un auteur mieux qu'il ne s'est compris lui-même. Mais il est dans l'ordre également que l'homme de génie, supérieur par définition à ses contemporains et au commun des hommes, ne soit, de longtemps, connu et apprécié qu'incomplètement, et qu'il y ait, peut-être indéfiniment, des découvertes à faire dans ses œuvres. Le génie consiste dans une parenté avec l'universel ; et nous sommes, nous, des esprits bornés, malhabiles à voir au delà de l'horizon de notre moi, de notre pays, de notre temps, du milieu où se passe notre existence. Plutôt que d'être en mesure de révéler à un Descartes ou à un Leibnitz toute la profondeur de sa pensée, je croirais volontiers que nous pouvons trouver dans leur œuvre, même telle qu'ils l'ont exposée et comprise eux-mêmes, de quoi nous enrichir et ajouter au trésor intellectuel de l'humanité. Il est fort légitime et il est très fructueux d'oublier de temps en temps les développements, interprétations et critiques dont un auteur a été l'objet de la part de la postérité, pour se mettre, sans préjugés, en présence de son œuvre, et essayer de la pénétrer en se replaçant à son point de vue. Presque toujours on s'aperçoit qu'il y a dans l'auteur plus, ou moins, ou autre chose, que ce que lui prête la critique courante. Le présent n'est pas nécessairement la mesure

de ce qu'il y a de viable dans le passé. Un esprit non prévenu découvrira dans les monuments les plus antiques maintes pensées fécondes, maints possibles, que le temps n'a pas encore développés, et qui sont dignes de l'être. Ces possibles aspiraient à être,

Tendebantque manus ripæ ulterioris amore :

Pourquoi les rejeter dans l'abîme ?

Enfin est-il vrai qu'il suffise, pour bien comprendre le présent lui-même, de remonter, suivant la méthode du *Krebsgang*, aux antécédents qui lui ont donné naissance ? Cette méthode, très agréable dans une conférence ou dans un roman, la méthode même du drame classique, risque de fausser gravement le mode de production des événements. En éliminant tous les antécédents qui n'ont pas contribué à engendrer l'état actuel, on donne au cours de l'histoire un air de nécessité et de fatalité qui le dénature. La production d'un état donné apparaît aisément comme nécessaire, si l'on ne pose d'autres antécédents que ceux dont il est la résultante ; et cet état devient, à nos yeux, l'aboutissant fatal de l'histoire, si l'on ne tient les événements du passé pour intéressants que dans la mesure où ils le préparent. Il ne suffit pas, pour se rendre un compte exact de la manière dont le passé a déterminé le présent, d'y choisir artificiellement quelques faits suivant une méthode qui pose le résultat d'avance : il faut envisager la marche des événements dans sa réalité, en considérant, à chaque étape, et les divers possibles, autant qu'on peut les découvrir, et les causes et raisons qui ont déterminé le succès des uns et l'échec des autres.

Ainsi l'histoire de la philosophie, sous sa forme normale et vraie, exclusive de dogmes *a priori* touchant la loi et le terme de la succession des événements, a sa place naturelle et légitime dans l'étude de la philosophie. Peut-être n'est-on porté à en douter que parce qu'on oublie la différence qui existe entre l'histoire des faits proprement dits et l'histoire des idées. Les faits ne se reproduisent jamais exactement semblables : si l'histoire de la philosophie ne contient que des faits, elle ne concerne que l'historien, ou plutôt l'érudit. Mais les idées ont un côté interne que ne traduisent pas adéquatement les mots qui les expriment. Ni la philologie ne suffit à les faire comprendre, ni le passé ne les possède tout entières. Elles tiennent, d'une manière vivante, à l'esprit humain qui s'y réalise : et elles participent de son existence, qui déborde les phénomènes.

Il est cependant une méthode sûre, semble-t-il, pour affranchir

définitivement la philosophie de toute dépendance à l'égard de l'histoire de la philosophie : C'est de considérer la philosophie comme entièrement assimilable aux sciences positives particulières. Si ni dans son objet ni dans ses méthodes la philosophie n'a rien qui lui soit propre, si le mot science s'applique à elle exactement dans le même sens qu'à la chimie ou à l'histoire naturelle, il est clair que l'histoire de son passé ne la touchera que dans la mesure où les sciences positives elles-mêmes s'intéressent au récit des événements qui les ont amenées à leur forme et à leur état actuel. L'histoire, en ce sens, est un auxiliaire plus ou moins utile de la recherche, elle peut indiquer des problèmes, signaler des écueils ou des voies sans issue, suggérer des hypothèses ; mais elle ne fait pas partie intégrante de la science. Une théorie constituée n'a que faire de documents historiques, non plus qu'une maison, une fois bâtie, de son échafaudage.

La philosophie, assimilée aux sciences de purs faits, est indépendante de l'histoire de la philosophie. Mais la question se pose de savoir si la philosophie, ainsi entendue, est encore la philosophie. Il serait vain de se le dissimuler. Les sciences positives proprement dites ont conquis, dès maintenant, tous les domaines physiques et moraux de la réalité donnée. La philosophie, si elle veut être une science de faits, ne pourra que doubler gauchement les sciences positives, ou en essayer une synthèse qui, si déjà les sciences positives ne la tentent pas elles-mêmes, sera, à bon droit, jugée prématurée et aventureuse par les esprits vraiment scientifiques. Comment une science semblable aux autres existerait-elle, à côté ou au-dessus des sciences ? La philosophie comme science positive, c'est, ou la science elle-même, ou un mélange bâtard de notions scientifiques et d'imaginaires subjectives sans valeur et sans intérêt.

La question du rapport de la philosophie à l'histoire de la philosophie est donc pour la première une question vitale. Ou la philosophie existe comme science originale, telle que l'ont conçue tous ses représentants, et elle soutient avec l'histoire de la philosophie des rapports, non extérieurs, mais essentiels ; ou elle répudie toute connexion intrinsèque avec l'histoire de la philosophie, et, en ce cas, elle ne se distingue plus des sciences positives, elle se confond avec elles ; en réalité elle s'évanouit. Ou elle puise, pour vivre, à la source de l'histoire de la philosophie, ou elle n'est pas.

II

De tout ce qui précède nous concluons que l'histoire de la philosophie a un rôle à jouer dans l'étude de la philosophie. Quel est ce rôle, c'est ce qu'il nous reste à définir.

On ne saurait, certes, à ce sujet, suivre jusqu'au bout l'idéaliste Hegel, qui identifiait, au fond, l'histoire de la philosophie et la philosophie. L'une comme l'autre était, pour lui, le développement logique de la pensée universelle. La seule différence, c'était que, dans l'histoire de la philosophie, ce développement, au lieu de se produire dans sa pureté, se dissimulait plus ou moins sous les accidents contingents et individuels qui s'y trouvaient mêlés. A l'historien philosophe il appartenait de briser et rejeter l'enveloppe stérile, et d'en dégager la philosophie, qui, comme dans le bloc de marbre dont parle Leibnitz, y était préformée.

Or on a depuis longtemps montré que l'individuel et le contingent ne sont pas, dans l'histoire de la philosophie, à ce point accidentels et séparables de l'essentiel; que, non seulement les conditions et circonstances jouent, dans l'histoire même de la pensée humaine, un rôle parfois prépondérant, mais que cette pensée, même en tant qu'elle agit de sa propre initiative, ne paraît nullement se conformer à un plan logique tracé d'avance. L'histoire est bien une série d'événements, et non un système de concepts. Donc l'histoire de la philosophie peut avoir un rôle à jouer dans le développement de la philosophie, mais elle ne saurait être considérée comme portant la philosophie toute faite dans ses flancs.

D'autre part, son rôle ne peut être limité à fournir, sur les diverses questions que se pose aujourd'hui le philosophe, la liste des réponses qui ont été données par les penseurs des différentes époques et des différents pays. Dresser un tel catalogue est le fait d'hommes qui ne voient dans les systèmes des grands philosophes que des assemblages éclectiques de doctrines éparses, dont chacune se suffit à elle-même. Or, à envisager ainsi les doctrines d'un Aristote, d'un Leibnitz ou d'un Kant, on se condamne à les mal comprendre. Car l'intention de ces philosophes a été de créer des organismes dont toutes les parties se pénètrent et se commandent mutuellement, en même temps qu'elles dépendent du tout qu'elles forment par leur harmonie.

De plus, en procédant de la sorte, on est loin de recueillir tout ce que l'histoire de la philosophie contient de précieux et d'utilisable pour la philosophie. Car on laisse échapper, et le principe de vie et d'unité propre à chaque système, et l'âme commune qui relie les systèmes les uns aux autres et en fait, en un sens, comme le voulait Hegel, l'effort de l'Esprit vivant universel (*der eine lebendige Geist*) pour arriver à prendre conscience de lui-même.

Hegel demandait trop à l'histoire de la philosophie, les éclectiques lui demandent trop peu.

Quel est au juste le service que l'histoire de la philosophie peut et doit rendre à la philosophie ?

Une pensée philosophique de quelque valeur doit présenter deux caractères : elle doit, d'une part, être personnelle, d'autre part elle doit se relier à la pensée universelle. Or à ce double point de vue l'histoire de la philosophie joue un rôle capital.

Comment s'éveillent, d'ordinaire, les vocations philosophiques ? N'est-ce pas par le commerce assidu de quelqu'un des grands esprits du passé ? *Anch' io son filosofo* : c'est en lisant Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Locke, Leibnitz, Hume, Kant, que grands et petits ont, un jour, poussé ce cri qui les révélait à eux-mêmes. D'une part, c'est en méditant en compagnie des grands philosophes que l'on apprend ce que c'est que le véritable esprit philosophique. D'autre part, en étudiant, comme nous y conduit l'histoire de la philosophie, les génies les plus divers : un Platon et un Locke, un Aristote et un Kant, un Spinoza et un Hume, on a chance de rencontrer un esprit parent du sien, vers lequel on se trouve plus particulièrement porté, et sous l'impulsion duquel on est à même de développer ses facultés propres. Ce n'est pas en pensant au hasard et sans guide qu'on devient soi-même ; c'est bien plutôt en allumant son propre flambeau à la flamme de quelque grand esprit, que, spontanément et en vertu d'une affinité naturelle, on a choisi pour guide.

L'étude de l'histoire est donc éminemment propre à faire de celui qui en a la vocation un philosophe, et ce philosophe même dont sa nature individuelle contenait le germe. Elle apparaît comme encore plus indispensable pour empêcher l'individu de s'enfermer dans sa conscience propre, et pour lui apprendre à unir sa pensée à la pensée universelle. Quiconque veut faire œuvre utile et apporter sa contribution au patrimoine humain ne saurait se contenter d'être un penseur original ou distingué. Il fera consister son originalité même à exprimer avec plus de force et de profondeur un aspect de l'universel.

Un vrai philosophe est un homme qui accroît l'être et l'étendue de la philosophie.

Or comment insérer ainsi son œuvre dans l'œuvre des siècles, si l'on n'acquiert une connaissance intime, non seulement des idées isolées, mais de la pensée vivante des philosophes, non seulement des systèmes pris chacun individuellement, mais des liens qui les unissent, des puissances de l'âme que, dans leurs vicissitudes, ils expriment et développent, du progrès de la conscience humaine, dont ils sont et les témoignages et les agents?

Ce ne sont donc pas seulement des exemples, des expériences, des suggestions, des avertissements, des matériaux, des documents, que le philosophe demandera à l'histoire de la philosophie; ce sera surtout la participation à la vie générale de l'esprit humain, la méthode pour acquérir, s'il se peut, par son travail d'un jour, une parcelle d'éternité.

L'histoire de la philosophie est l'ensemble des efforts de l'esprit philosophique, objectivés et saisissables dans leurs résultats.

La philosophie est l'action même de l'esprit, poursuivant sans relâche, et accroissant de plus en plus la réalité et la perfection de l'esprit lui-même.

Le philosophe est un homme qui, de celle-là, apprend à contribuer au progrès de celle-ci.

DISCUSSION

M. Windelband (Heidelberg). — Aus der Fülle des Anregenden und Belehrenden, die uns der Vortrag des Herrn Boutroux gewährt hat, kann ich nur Einiges herausheben, worin ich seine Gedanken weiter verfolgen möchte. Ich würde zunächst grosses Gewicht darauf legen, die beiden Fragen zu sondern, welchen Wert für das philosophierende Individuum die Kenntniss der Geschichte der Philosophie hat, — und welche Stellung die Geschichte der Philosophie als Wissenschaft selbst zur Philosophie hat. In Bezug auf die erste Frage steht es für die Philosophie wohl kaum anders als für andere Disciplinen. Auch für diese gilt es, dass das Studium der Vorgänger, und insbesondere der grossen und bestimmenden stets den pädagogischen Werth der Einführung in die Probleme, der Warnung vor nutzlosen Versuchen der Lösung, der Bewahrung vor dem Neuentdecken des schon längst Entdeckten, besitzen wird. Ganz anders dagegen glaube ich das Verhältnis der Geschichte der Philosophie als gesamter Wissenschaft zur Philosophie selber auffassen zu müssen. — es ist völlig von dem Verhältnis bei andern Disciplinen verschieden. Insofern die Philosophie prinzipiell die Selbstbesinnung auf das Wesen der Vernunft und